

Le Saint-Laurent et la mémoire de l'eau : entre Cartier et Aubert de Gaspé

Sébastien Côté¹ et Charles Doutrelepon²

Sous la surface ondoyante du Saint-Laurent et de son estuaire, insensibles aux forces des courants, des vents ou des marées, côtoyant boulets de canon, épaves et autres résidus sédimentés par le passage du temps, des récits s'accumulent. Quant à ceux qui ont déjà remonté à la surface, nombre d'entre eux se tapissent depuis des siècles dans la discrétion des bibliothèques. Alors que certains jouissent d'une relative fortune littéraire, notamment grâce à leur mise en légende au XIX^e siècle par Philippe Aubert de Gaspé père ou Joseph-Charles Taché, d'autres peinent à s'immiscer dans les mémoires, faute de relais narratifs adéquats. Par exemple, contemplant le fleuve depuis les hauteurs du cap Diamant en direction de Lévis ou de l'île d'Orléans, qui songe au 20 août 1632, ce jour où le père Paul Lejeune «pens[a] être noyé avec deux Français qui étaient avec [lui] dans un petit canot de Sauvage»? Pourtant, le jésuite a raconté cette périlleuse aventure l'année même dans sa *Brève relation du voyage de la Nouvelle-France* :

Nous voilà tous trois emportés par la furie de l'eau, au milieu de cette grande rivière de Saint-Laurent. Ceux du navire crient: «sauve, sauve, au secours», mais il n'y avait point là de chaloupe. [...] Bref, j'étais déjà à demi étouffé quand une chaloupe, qui était sur le bord de la rivière, et deux Sauvages accoururent dans leur canot: il ne paraissait plus qu'un petit bout de ma soutane. On me retira par là, et si on eût encore tardé un *Pater*, j'étais mort. J'avais perdu tout sentiment, parce que l'eau m'étouffait³.

De tels microrécits abondent, surtout lorsqu'ils concernent des événements de plus grande envergure (combats, naufrages et autres débâcles navales ou printanières), et pour cause: lorsqu'un cours d'eau

comme le Saint-Laurent constitue à la fois le berceau d'une culture du Nouveau Monde et la source d'un enracinement profond, il en résulte un corpus proprement immaîtrisable.

Pour les Québécois qui ont grandi sur l'une de ses rives, le fleuve est comme l'air qu'on respire, un donné infiniment disponible. Pour les autres, il se concentre en moments d'exception. Espace hétérogène, trop vaste pour être embrassé tout entier du regard et jamais perdu de vue, le Saint-Laurent échappe aux panoramas les plus ambitieux. De ce point de vue, il constitue un réservoir potentiellement inépuisable de souvenirs individuels, mais se conçoit également (et surtout) comme une chaîne de lieux chargés de souvenirs, de vestiges matériels et, ce qui nous retiendra ici, de récits et de poèmes. Largement thématiqué, selon des modalités variant au gré des époques et des genres, le grand fleuve compte parmi les *topoi* prégnants des lettrés et des écrivains. À ce titre, si *Kamouraska* et *Les Fous de Bassan* d'Anne Hébert peuvent figurer en tête de liste, en raison de la force poétique qui y pulse, le Saint-Laurent occupe depuis longtemps une place de choix dans la fiction. En effet, dès 1769, *The History of Emily Montague* le décrit comme «one of the noblest in the world⁴». Puis, tantôt périlleux, tantôt agité ou fantastique, voire carrément meurtrier et naufrageur, il se présente comme un incontournable actant dans *Les Anciens Canadiens*. Plus récemment, il a eu droit aux premiers chapitres de *Volkswagen Blues*, où sont évoqués Jacques Cartier et «les premières explorations des Français en Amérique⁵», en plus d'être bien présent dans *Nikolski* avec son inoubliable «Tête-à-la-Baleine, village isolé du golfe du Saint-Laurent où aucune route ne se rendait⁶». Bien avant, dans plusieurs pièces rimées, il

fut évoqué et personnifié; dans les formes poétiques modernes, il sourd. Aussi proposons-nous la lecture d'une foisonnante sélection d'œuvres, sans toutefois prétendre à l'exhaustivité, ne faisant guère croisière écrite au-delà de la première moitié du XIX^e siècle. Mais, avant d'aller plus loin, histoire d'en localiser la source, il importe de retracer la nomination des eaux laurentiennes.

Noms de fleuve: le nom

D'où provient l'eau du fleuve? Eu égard aux faits, la Commission de toponymie du Québec (CTQ) semble couvrir l'essentiel: en tenant compte de ses affluents, et en excluant le golfe, le bassin du Saint-Laurent est long de 3360 km et «prend ses sources dans le bassin du lac Supérieur, en Ontario, et dans quelques États américains»; «[d]u point de vue toponymique, Saint-Laurent s'applique au fleuve proprement dit, soit sur une distance de 1200 km depuis le lac Ontario jusqu'à l'île d'Anticosti». Mais d'où provient, plus précisément, cette dénomination? C'est aux noms successifs (parfois parallèles, voire concurrents) qui l'ont précédée et surtout aux histoires convoquées par ses méandres sous-marins que nous nous consacrerons maintenant.

Qu'ils soient ou non explorateurs, les hommes baptisent les lieux qu'ils découvrent ou fréquentent comme les curés, leurs fidèles. Si certaines appellations s'imposent dans l'usage, d'autres s'évanouissent. Tout comme d'autres fleuves, le Saint-Laurent a porté plusieurs noms, dont certains demeurent à jamais inaccessibles, faute de traces écrites. Cela étant, les annales québécoises ont conservé quelques autres appellations, soit par le biais de relations du XVII^e siècle, soit parce qu'elles s'emploient encore dans les langues autochtones. Ainsi, «[l]es nations amérindiennes ont chacune leur(s) appellation(s) pour identifier ce cours d'eau: en innu, *Saint-Laurent* se dit *Wepistukujaw Sipo*; en abénaquis: *Moliantegok*; en mohawk: *Roiatatokenti* ou *Raoteniataara*» (CTQ)⁷. Parions, en outre, qu'avant l'arrivée des premiers explorateurs européens, d'autres toponymes existaient dans toutes les langues amérindiennes dont les locuteurs canotaient sur le fleuve.

Mais, comme cela se produit souvent, c'est par l'écrit que la désignation française *Saint-Laurent* s'est disséminée. Relayée par l'imprimé, elle ne s'est cependant imposée dans le paysage colonial, qu'on

s'appliquait alors à cartographier, qu'au terme de quelques détours. En effet, si «[l]e nom *Fleuve Saint-Laurent* apparaît comme toponyme dans les traductions d'abord en espagnol, en 1552, puis en italien, en 1556, de la *Narration* de Jacques Cartier concernant son voyage de 1535-1536» (CTQ), c'est que ces lettrés voyaient un fleuve là où le navigateur désignait plutôt une grande anse⁸.

Dans son édition critique des *Relations* de Cartier, Michel Bideaux met en relief la grande complexité auctoriale et matérielle des œuvres du Malouin. Qu'à cela ne tienne, dans sa seconde navigation (1535-1536) apparaît pour la première fois le toponyme *Saint-Laurent*:

Et le landemain [9 août 1535] le vent vint contraire et pour ce que ne treuvasmes nulz hables à ladicte terre du su fimes porter vers le nort oultre le precedent hable de envyron dix lieues où treuvasmes une moult belle et grande baye plaine d'isles et bonnes entrees et posage de tous les temps qu'il pourroit faire. Et pour congnoissance d'icelle baye y a une grande yse comme un cap de terre qui s'avance plus hors que les aultres. Et sus la terre envyron deulx lieues y a une [...] montaigne faicte comme ung tas de blé. Nous nommasmes ladicte baye saint Laurens⁹.

Ainsi, Cartier distinguait la «baye saint Laurens¹⁰» du «grand fleuve de Hochelaga et chemyn de Canada¹¹», mais «ladicte baye saint Laurens» et, plus tard, le fleuve éponyme, doivent leur nom à la conjonction des hasards de la navigation et du calendrier des saints. En somme, si Cartier avait aperçu «ladicte baye» un autre jour, par exemple le 11 août 1535, le golfe et le fleuve pourraient très bien honorer la mémoire de sainte Claire d'Assise!

Indice de la part d'arbitraire qui intervient dans la toponymie, les premières décennies de l'existence livresque du fleuve sont marquées par le tâtonnement. Dans *Les Singularitez de la France antarctique* (1557), soit quelques années après la publication du *Brief recit*¹², André Thevet reprend l'appellation «grand fleuve de Chelogua». Que Thevet ait lu le *Brief recit*, c'est probable; en revanche, il n'a jamais vu ledit fleuve de ses yeux, mais prétend avoir rencontré le capitaine en personne, ce dont il tire une grande fierté: «Depuis Jaques Quartier (ainsi que luy mesme m'a recité) fist deux fois le voyage en ce pais là¹³.» Or, comme le

rappelle Bideaux, Thevet n'est pas reconnu pour son attachement à la vérité. Si le chercheur admet que Thevet et François Rabelais «ont pu connaître personnellement le pilote malouin¹⁴», il émet de sérieux doutes quant à la véracité d'autres affirmations: «La rencontre, en 1550-1551, dans la cité malouine de Sébastien Cabot, de Cartier et de Thevet, pour mettre au point une attaque conjuguée de la France et de l'Angleterre contre les Indes espagnoles, semble née de l'imagination fertile du cosmographe royal¹⁵.» En quête de fortune et de célébrité, les auteurs rivalisèrent de créativité tout au long du premier siècle de la Nouvelle-France afin de laisser leurs traces sur les précieuses cartes du Nouveau Monde. À côté du «Grand fleuve de Hochelaga», le Saint-Laurent a été plus souvent appelé «rivière de Canada», sans oublier, pour certaines sections, «France Prime», «France-Roy sur France-Prime», «Rivière des Iroquois et Rivière de Cataracoui» (CTQ). De ces anecdotes et dénominations savoureuses, retenons qu'au milieu du xv^e siècle, le nom du fleuve n'est pas encore fixé.

D'ailleurs, sur la base de la première série d'imprimés traitant de la Nouvelle-France et de son fleuve principal, rien ne laisse croire que l'appellation *Saint-Laurent* s'imposera. Par exemple, quelque cinquante ans après Thevet, Marc Lescarbot reproduit presque mot à mot les récits de Cartier. Selon Bideaux, «[p]our le deuxième voyage de Cartier, Lescarbot fera mieux qu'exploiter une édition récente, puisqu'il insérera dans son *Histoire de la Nouvelle France* la relation de la "seconde navigation du capitaine Cartier", selon le texte fourni par le manuscrit offert au roi¹⁶». Sous la dictée différée de Cartier, Lescarbot emploie plutôt les appellations «grand fleuve de Hochelaga», «chemin de Canada» et «baye saint Laurent»¹⁷. Dans *Des Sauvages* (1603), Samuel de Champlain n'a toujours pas tranché le débat, ce qu'il fera à partir de 1613. Il y est bien question du «Cap de saint Laurêt» ou «Laurens»¹⁸, sans pour autant qu'il s'agisse du fleuve. Quant à «ladicte baye saint Laurens» de Cartier, il la désigne plutôt comme la «grande baie de Canadas¹⁹», avant de préférer «rivière de Canadas²⁰» aux autres possibilités qui s'offraient à lui pour désigner l'ensemble.

Quelques indices glanés dans la *Relation de la Nouvelle France* (1616) de Pierre Biard montrent que les usages commencent à se stabiliser peu après. Lecteur de Champlain, le jésuite rapporte même l'avoir croisé en mer:

En nostre route nous eumes le rencontre du sieur Champlain, qui tiroit à Kebec parmy les glaces sur la fin du moys d'Avril. Ces glaces estoient monstrueuses, car en aucuns endroits la mer en estoit toute couverte, autant qu'on pouvoit estendre la veüe. Et pour passer à travers, falloit les rompre avec barres & leviers apposez aux escobilles, ou bec du navire; elles estoient d'eau douce & avoyent esté charriées plus de cent lieuës avant en haute, & pleine mer par la grande riviere S. Laurens²¹.

Ainsi, bien qu'il distingue au départ «le grand fleuve Canadas²²» du «Golfe de S. Laurens, qui n'est seulement, que la partie la plus Septentrionale de la Nouvelle France²³», son cœur ne balance plus par la suite. D'abord, pour désigner le golfe, Biard reste constant: «Aucuns peuples ont maintenant implacable guerre contre nous. Comme les Excomminguois, qui sont ceux qui habitent au costé Boreal du grand Golfe S. Laurens, & qui nous font de grands maux²⁴.» En revanche, lorsque vient le moment de nommer le fleuve (ou la grande rivière), il abandonne le «Canadas» initial: «Neantmoins l'an suivant 1608, le sieur de Monts constitua son Lieutenant le sieur Champlain, & le manda découvrir au long de la grande riviere S. Laurens²⁵.» Bref, lorsque paraît à Leyde la somme géographique de Joannes de Laet, *Nieuwe Wereldt, ofte, Beschrijvinghe van West-Indien*²⁶ (1625), l'appellation employée par Champlain semble s'être imposée, et ce, malgré la coprésence de «Reviere de Canada», «R. de Hochelaga» et «Reviere de S^t Laurens²⁷». Si la description donnée par Laet se transforme légèrement dans la traduction française de son ouvrage (1640)²⁸, le temps et la notoriété de Champlain ont rapidement marginalisé les appellations rivales.

Ainsi, malgré quelques rares mentions divergentes, à partir de l'édition de 1619 des *Voyages* de Champlain, il n'y a plus d'ambiguïté possible dans les œuvres de première main traitant de la Nouvelle-France. Champlain y parle de «l'entrée de la grande riviere Saint Laurens²⁹» et, plus loin, décrit les lieux en détail: «Le pays est traversé de grand nombre de rivieres, ruisseaux, & estangs, qui se deschargent les unes dans les autres, & en leur fin aboutissent dedans ledict fleuve Saint Laurens, & dans les lacs par ou il passe³⁰.» Quant aux *Voyages* de 1632, la seule mention d'une appellation concurrente se trouve dans la citation d'une lettre du duc de Ventadour adressée à Champlain.

Une fois clos ce long débat autour du nom, qui révèle avant tout le pouvoir que détenaient à l'époque des hommes tels que Champlain, les auteurs rivaliseront d'hyperboles à son sujet. Gabriel Sagard chantera les louanges de «cet admirable fleuve, que nous appelions de saint Laurents, admirable, en ce qu'il est un des plus beaux fleuves du monde, comme m'ont avoué dans le pays des personnes mesmes qui avoient fait le voyage des Molucques & Antipodes³¹», tandis que le baron de Lahontan lui consacra de fort belles pages dans le style vif qu'on lui connaît³². Si bien qu'en 1726, même le savoir encyclopédique le plus pointu en matière de géographie gomme les tâtonnements du siècle précédent. Après bientôt deux siècles d'exploration et de vie coloniale, ce qui importe ici au sujet du fleuve, c'est qu'«[i]l prend sa source bien loin au Nord-Ouest dans des savannes & des marais», soit près du «Lac des Assiniboels [Winnipeg]» et que, «[d]ans son courant dans les terres, il n'est pas moins abondant en toute sorte de poissons d'eau douce excellens, & une quantité d'Anguille³³».

Noms de fleuve: le fleuve des lettrés

Si, dès le milieu du xvii^e siècle, la question du nom paraît réglée pour navigateurs ou géographes, son emploi n'est pas généralisé pour autant. Ainsi, en 1645, Marie de l'Incarnation observe, à propos d'un collier de diplomatie autochtone, qu'il «fut donné pour nettoyer la rivière et en ôter les canots ennemis qui la pourroient troubler et empêcher la navigation³⁴». Cependant, trois semaines plus tard, pour désigner les mêmes eaux saisies par l'hiver, l'ursuline lui préfère l'expression de «fleuve glacé³⁵». En fait, sur la trentaine de passages évoquant le Saint-Laurent, ce n'est qu'à une seule reprise qu'il est nommé comme tel par la religieuse, et cela en 1655³⁶.

Quoiqu'il ne le désigne pas plus explicitement, le jeune René-Louis Chartier Lotbinière, qui n'était pas encore le substitut du procureur général de Nouvelle-France, en fait un ennemi redoutable quand survient l'hiver. Versifiant, en 1666, sur l'expédition guerrière au pays Agnier du gouverneur Daniel de Rémy de Courcelles, le poète lui rend hommage en soulignant d'abord que c'est «Sur des chevaux faicts de fisselles³⁷» que ses hommes ont voyagé en janvier, les raquettes étant «la façon neuve/Dont vous courustes nostre fleuve/Et vous marchates sur les eaux/Sans bacq, sans barque et sans bateaux³⁸». Si les

hommes avaient fait preuve de courage, les eaux glacées n'avaient certainement pas été clémentes :

Malgré leur généreuse envie
[ils] penserent y perdre la vie.
Ils en furent tout estonnez
L'un croyoit n'avoir plus de nez
L'autre sentant flestrir sa joue
Ne songeoit pas à faire moue.
Enfin presque tous estropiez
Doreilles de mains ou des pieds
Malgré cette attaque gellée
Acheverent leur enfillée³⁹.

À l'automne de 1690, le fleuve n'est plus hostile. Auxiliaire de la Nouvelle-France contre l'Anglais⁴⁰, il joue son premier grand rôle de guerrier. Pour la supérieure des Ursulines de Québec, les marées et les courants, en se conjuguant avec de violents vents de sud-ouest, ont retardé les troupes d'invasion de William Phips, ce qui permit à Québec de se mettre en état de défense: «Le ciel, exauçant nos vœux, envoya des vents si contraires à nos ennemis qu'ils ne firent pas en neuf jours ce qu'ils pouvaient faire en un demi-jour⁴¹.» Nuisibles à ceux qui remontaient du golfe, ces brises étaient évidemment favorables à ceux qui descendaient les eaux. Parti de Montréal, le gouverneur Louis de Buade de Frontenac se félicitait d'avoir pu atteindre rapidement la capitale avec ses troupes et il observait, à son arrivée en rade, «la résolution et la gaieté qui paraissait sur les habitants de la ville⁴²»: manifestement prêts à en découdre avec l'ennemi, ces derniers l'accueillaient ainsi parce que le Saint-Laurent venait de montrer qu'il était soumis à la protectrice de la colonie, la Vierge. Aussi visiblement que possible, l'aumônier des troupes, Joseph de La Colombière, n'arborait-il pas à l'avant de son grand canot «un étendart ou étoit peint le saint Nom de Marie⁴³»? Que le fleuve ait acquis ainsi une dimension religieuse et ait été convoqué par le clergé, n'était-ce pas justifié? Ne portait-il pas le nom d'un saint?

Puis, le 3 septembre 1711⁴⁴, en pleine Guerre de succession d'Espagne (1701-1714), le fleuve devenait un véritable adjutant du ciel. Ce jour-là, à quelque 500 kilomètres en aval de Québec, les eaux glaciales et les berges de l'île aux Œufs comptaient un nombre de noyés impressionnant, entre 1500 et 3000 selon les estimations des contemporains français⁴⁵, car huit navires britanniques venaient de faire naufrage; ils

faisaient partie du corps expéditionnaire de quelque 6000 marins et 7500 soldats que commandait Sir Hovenden Walker. Or, suite à cet événement, les Anglais renonçaient à envahir la Nouvelle-France: le fleuve avait de nouveau triomphé de ses ennemis!

Il fut question de «miracle⁴⁶»; et cela se justifiait: face à l'armada britannique, sans protection divine, qu'aurait bien pu faire la Nouvelle-France avec ses quelque 18000 âmes? Même si des navires français coulaient parfois dans le Saint-Laurent, n'était-ce pas huit bâtiments qui avaient sombré en une seule nuit, entraînant dans la mort non pas une poignée «d'hérétiques», mais plus de quinze cents d'entre eux? Intervention divine, il y avait eu, et elle était imputable à la Vierge Marie, «celle qui a coutume de faire ce qui ne se peut faire⁴⁷». Une fois encore, afin de protéger les siens, elle avait intercedé auprès de son fils et de Dieu le Père, pour qu'ils fassent surgir le brouillard puis souffler les vents qui avaient perdu les Anglais. Grâce à Dieu et au Saint-Laurent, la mère du Christ s'était faite naufrageuse. Voilà comment s'expliquait l'inconcevable et il fallait en remercier le ciel.

Conséquence: le célèbre chant sacré dit «Cantique de Moïse» ou *Cantemus* se chargeait à Québec le 25 octobre 1711 de significations nouvelles. Tandis qu'il rendait normalement grâce à Dieu pour avoir protégé son peuple dans une illustre situation périlleuse, nommément celle où il permet aux Hébreux de passer la mer Rouge tout en engloutissant les troupes de Pharaon qui les pourchassent, le *Cantemus* était entonné à partir de ce jour-là, en Nouvelle-France, pour fêter le naufrage des Anglais à l'île aux Œufs. Comme Dieu avait refermé les eaux sur les Égyptiens, ne venait-il pas d'intervenir contre ces «hérétiques» en armes qui remontaient le Saint-Laurent? Aussi, afin de répondre à ce «désir que nous avons eû de l'honorer (Nôtre Seigneur) et de remercier sa sainte Mere⁴⁸», les Hospitalières avaient-elles décidé de «fonder des messes du saint Sacrement très solennelles, [...], afin qu'il y en eut douze par an; le *Cantemus* devait être chanté à celles cy, comme un récit tout naturel de ce qui s'étoit passé dans le naufrage de nos ennemis: cette seconde partie du projet étoit ce qui plaisoit davantage à tout le monde⁴⁹». Et cette «plaisante» habitude fut longtemps maintenue, car malgré la cession de la Nouvelle-France à l'Angleterre en 1763, elle ne fut abolie qu'à la toute fin du XIX^e siècle, sous le cardinalat de Monseigneur

Elzéar-Alexandre Taschereau⁵⁰: deux cents ans de *Cantemus* pour un Saint-Laurent naufrageur!

D'ailleurs, selon le père de La Colombière, celui-là même qui avait descendu le fleuve sur son canot marial en 1690 et qui, à l'époque du naufrage, était devenu l'archidiacre de Québec, c'était moins à Dieu qu'à la Vierge qu'il convenait de rendre grâces. Aussi la mettait-il en scène dans un cantique, comme l'avocate des hommes qui aurait répondu positivement à la supplique de leur fleuve:

À mon secours, on en veut à l'Église,
Reine des Cieux, soulage mon tourment.
Je favorise innocemment,
Malgré mon cour si rebutant,
Sur vos vasseaux [fidèles] une injuste entreprise⁵¹.

Si le poète personnifiait le Saint-Laurent en le faisant ainsi invoquer la mère du Christ, la prosopopée ne s'arrêtait pas là. Pourvues de conscience, les eaux s'adressent à Elle en n'ignorant pas «Qu'on veut brûler vos autels, vos images/Mettre en oubli votre nom glorieux./Que des ravages/Si furieux,/Feront couler de larmes dans ces lieux!/Qu'ils vont causer des maux sur ces rivages⁵²!». À l'époque, ces vues étaient partagées par les Jésuites du Séminaire des missions étrangères de Québec: Thomas Thibault considère que c'est la Vierge qui frappe l'ennemi par fleuve interposé, car c'est elle «Que l'amour engage/À porter ces coups⁵³»; dans une adresse à un Anglais fictif, Louis de Villette soutient que c'est la Vierge qui a obtenu la destruction de la flotte britannique, car

Marie est pour nous.
Vois par morceaux,
Anglais, tes vaisseaux
Qui portaient la foudre
Pour nous mettre en poudre
Flotter sur les eaux⁵⁴.

Pierre de Mareuil affirme au même hérétique absent que, grâce à Marie, «Le sein des eaux,/Pour venger son outrage,/T'ouvre tes tombeaux⁵⁵». Quant à l'élite laïque de l'époque, elle se faisait plus féroce encore: le capitaine d'infanterie François Mariauchau d'Esgly compare les noyades anglaises à une activité sportive, à un «plongeon dans la mer salée», raillant les victimes en leur demandant si ce sont leurs «médecins/Qui vous [leur] ordonnaient les bains/Le long

de notre rivage⁵⁶ ? ». À tous ces « corps nus à la nage ! », il propose, sur une mélodie bachique, donc sur une musique « à boire », de trinquer joyeusement pour l'éternité : « Lampez, Lampez / Camarades, Lampez⁵⁷ » !

Les eaux miraculeuses de 1711 ne le furent pas en 1759, bien sûr : ancrée tout près de l'île d'Orléans se trouve alors « une flotte formidable, munie de toute l'artillerie que l'Enfer a inventée pour la destruction du genre humain ; ils arboraient le pavillon Anglais à la rade de Québec, le 24 mai 1759⁵⁸ ». Vue saisissante pour les sujets de Louis XV, s'il en fut, car avec tous ses drapeaux, bateaux, navires et uniformes ennemis, le fleuve rougeoyé effrayait, littéralement :

Il [l'Anglais] porte le drap d'argent avec la croix de gueules, ou tout de gueules [...] et les gueules approchent des rayons du soleil et des flammes du feu, et de l'humeur mixtionnée du sang ; selon un auteur moderne, ce nom a été donné au rouge, à cause que toutes les bestes devorant leur proie, ont leurs gueules sanguinolantes et sont de teinture rouge [...] il signifie la cruauté, la colère, le meurtre et le carnage : il est le symbole du jour du jugement, parce que, comme il est certain que le monde sera consumé par le feu, [...] Dieu enverra les méchants au feu éternel, qui ne s'éteindra jamais, lequel ne peut être représenté que par cette couleur vermeille, qui représente l'ire de Dieu⁵⁹.

Bien sûr, trente ans plus tard, quand les poètes retourneront au fleuve, ils ne le représenteront plus comme une menace diabolique, mais comme un passeur qui fait payer aux hommes leur tribut de voyageurs. Dans une complainte chantée, le Saint-Laurent est alors devenu un « Élément indomptable / Destructeur du Genre-humain⁶⁰ ! ». Et le poète de l'invoquer en le tutoyant :

Tu est seul plus redoutable
Que tous les maux du destin ;
Les périls de tes abîmes
Et la fureur de tes flots
Causent par tant de Victimes
Une infinité de maux.
Tu enlève un tendre père
À des enfants qu'il chérit.
Et les privant de leur Mere
Tu les laisses sans appui⁶¹.

Ayant appareillé de Québec pour rejoindre l'île d'Orléans, le naufrage d'une chaloupe lourdement chargée a emporté le curé de Québec et dix de ses paroissiens, en coulant à pic devant Lévis. Témoins oculaires sur les « rivages de l'abîme⁶² », hommes et femmes ont entendu les cris des victimes et assisté à leur noyade, impuissants. Quelques décennies plus tard, même s'il demeurerait toujours dangereux, le fleuve pouvait prendre une teinte intimiste.

Au milieu du XIX^e siècle, c'est Philippe Aubert de Gaspé père qui développe cette dualité thématique, tout en accordant une place aussi importante que diverse aux eaux laurentiennes. Dans *Les Anciens Canadiens* (1863)⁶³, l'Écossais Archibald Cameron of Lochell et le Canadien Jules d'Haberville, accompagnés du majordome familial de ce dernier, José Blais, quittent Québec et doivent franchir le fleuve pour atteindre Lévis ; c'est la première étape du voyage qui les mène, en longeant la Côte-du-Sud, à Saint-Jean-Port-Joli, seigneurie du père de Jules. Et, puisqu'il n'y a pas eu de pont reliant la capitale à sa rive opposée avant 1917, les personnages traversent selon l'habitude en vigueur autour de 1760, grâce à un habitant, qui se fait « traversier de la Pointe-Lévis⁶⁴ ». Mais, tandis que l'intrigue n'accorde que deux lignes à cette traversée, un éclaircissement d'auteur précise que passer les eaux pouvait être très hasardeux : en guise d'explication à l'expression même de « traversier de la Pointe-Lévis », Aubert de Gaspé prétend que, comme d'autres avant lui, il s'en était passé à une occasion, au moins, et qu'il s'était alors fait transporter d'une rive à l'autre en optant pour un moyen de transport beaucoup plus périlleux, celui qui avait failli causer la perte du père Lejeune en 1632, soit le petit canot mené par des Montagnais. Se confiant à l'un d'entre eux et à sa femme, Philippe Aubert de Gaspé se serait aperçu trop tard que l'homme « était ivre⁶⁵ » et qu'il pagayait furieusement. La traversée prend allure d'exploit :

nous volions comme des goélands. La femme coupait les vagues avec une adresse admirable ; tandis que son mari nageant tantôt du côté droit, tantôt du côté gauche, en se balançant pour conserver l'équilibre, poussait le léger canot d'écorce avec un bras d'Hercule. Nos amis, qui, assis sur le rivage de la Pointe-Lévis, nous voyaient venir [...] nous dirent qu'ils distinguaient souvent le dessous de notre canot dans toute sa longueur, comme si nous eussions volé au-dessus des vagues. Ô jeunesse imprudente⁶⁶ !

S'il savait bien que les canots étaient susceptibles de chavirer, le dernier seigneur de Saint-Jean-Port-Joli estimait que «le fleuve Saint-Laurent était aussi notre ami d'enfance; nous avons déjà failli nous y noyer deux ou trois fois dans nos exploits aquatiques: il ne pouvait nous être hostile dans cette circonstance⁶⁷».

Terrain de jeu redoutable mais néanmoins amical, prétexte à défis et exploits, les eaux vives qu'aime Aubert de Gaspé sont véritablement mises en scène dans son chapitre «La débâcle». Alors qu'Archibald, Jules et José arrivent de nuit à Saint-Thomas (aujourd'hui Montmagny), tout le village s'est transporté sur les bords de la rivière, là où elle se jette dans le Saint-Laurent, car un habitant blessé dérive dangereusement sur une glace qui menace de s'engouffrer dans cette cataracte. Puis, au moment où tout semble perdu, Archibald se précipite à l'eau et sauve l'infortuné paysan, tout juste avant que ne survienne l'impétueuse cascade qui emporte tout:

Le haut de la cataracte n'offrit plus, dans toute sa largeur, entre les deux rives, que le spectacle attristant des flots pressés qui se précipitaient dans le bassin avec un bruit formidable, et le rideau d'écume blanche qui s'élevait jusqu'à son niveau⁶⁸.

Véritable morceau de bravoure sur la solidarité villageoise et les eaux printanières, il faudrait relire tout ce chapitre où la crue domine et passionne les hommes...

Entre Québec et Montmagny, les voyageurs ont entendu parler d'un autre Saint-Laurent: celui des sorcières et sorciers. Parmi eux, il faut citer les feux follets, «génies malfaisants qui cherchent à attirer le pauvre monde dans des endroits dangereux pour causer leur perte: aussi, suivant leurs traditions, les entend-on rire, quand le malheureux voyageur s'enfonce dans les marais⁶⁹». Aux dires de José, son père les aurait vus, un soir d'ivresse, à la hauteur de Saint-Michel de Bellechasse, «manières (espèces) d'hommes, une curieuse engeance tout de même! ça avait ben une tête grosse comme un demi-minot, affublée d'un bonnet pointu d'une aulne de long, puis des bras, des jambes, des pieds et des mains armés de griffes, mais point de corps, pour la peine d'en parler⁷⁰». Alors, «l'île d'Orléans était tout en feu [...] des flammes dansaient le long de la grève, comme si tous les fi-follets du Canada, les damnés, s'y fussent donnés rendez-vous pour tenir leur sabbat⁷¹». Et ils n'étaient pas

seuls: pour les rejoindre, «aussi long que le clocher de Saint-Michel, [...] avec un chapeau à trois cornes surmonté d'une épulette en guise de plumet⁷²», il y avait celle dont le cadavre fut exposé dans une cage de fer, l'historique Marie-Joseph Corriveau. «Méchant bête, avec son crâne sans yeux⁷³», la revenante insiste auprès du père de José pour qu'il la fasse traverser à l'île, car il n'est pas possible «de passer le Saint-Laurent, qui est un fleuve béni, sans le secours d'un chrétien⁷⁴».

Redouté ou amical, légendaire ou chrétien, le Saint-Laurent d'Aubert de Gaspé, c'est également, et peut-être avant tout, le fleuve de la guerre dite «de la Conquête⁷⁵». Après les pages qui évoquent la vie seigneuriale surviennent celles dédiées à «L'incendie de la côte du sud». Elles mettent en scène un Archibald passé dans l'armée britannique, qui remonte le fleuve et qui obéit, à cœur défendant, aux ordres de «mettre le feu à toutes les habitations de ces chiens de Français que vous rencontrerez sur votre passage⁷⁶». Alors, toutes «les habitations et leurs dépendances d'une partie de la Rivière-Ouelle, des paroisses de Sainte-Anne et de Saint-Roch, le long du fleuve Saint-Laurent, n'offraient plus que des ruines fumantes⁷⁷».

En guise de point d'orgue, Aubert de Gaspé donne à lire une ultime représentation du fleuve: celle qui le transforme en adversaire mortel et en faiseur de héros, dans le chapitre intitulé «Le Naufrage de l'Auguste». Historique, celui-ci survint le 15 novembre 1761 en baie d'Aspy, à l'extrémité nord de la Nouvelle-Écosse; sur près de cent cinquante membres d'équipage et passagers, cette fortune de mer ne laissa que sept survivants et Aubert de Gaspé en héroïne un: l'officier Luc de Lacorne de Chaptas, dit Lacorne Saint-Luc⁷⁸. Et il y avait de bonnes raisons: après avoir vu se noyer son frère et ses deux enfants, ainsi que nombre de connaissances et amis, après avoir organisé son sauvetage et celui des six autres survivants, celui-ci franchissait à pied, en raquettes, puis en carriole, les 1400 kilomètres qui séparent Aspy de Québec, et cela en plein hiver, entre mi-novembre et fin-février.

Dans le roman, survenant au manoir du capitaine d'Haberville, identifié comme «grand-père de l'auteur⁷⁹», c'est Lacorne Saint-Luc qui conte le naufrage. Et cette mise en récit de la catastrophe⁸⁰, présentée comme indescriptible, mérite d'être citée:

Qui pourrait peindre l'impétuosité des vagues! La tempête avait éclaté dans toute sa fureur: nos mats semblaient atteindre les nues pour redescendre aussitôt dans l'abîme. Une secousse terrible nous annonça que le navire avait touché fond. Nous coupâmes, alors, mâts et cordages pour l'alléger; il arriva [progressa], mais la puissance des vagues le tourna sur le côté. Nous étions échoués à environ cent cinquante pieds du rivage, dans une petite anse sablonneuse qui barrait la petite rivière, où nous espérions trouver un refuge. Comme le navire faisait eau de toutes parts, les passagers se précipitèrent sur le pont; les uns même, se croyant sauvés, se jetèrent à la mer et périrent⁸¹.

Comparée à une autre tempête du golfe, versifiée à la même époque par Joseph-Charles Taché⁸², mais qui se termine sans perte de vie, celle-ci ne manque pas de susciter l'émotion. Elle atteint au paroxysme quand la mort des enfants de Lacorne Saint-Luc est rendue par un «je» paternel qui tente vainement de les sauver:

Je saisis un cordage avec précipitation, et au moyen d'une secousse violente, je tombai dans la chaloupe: le même coup de mer qui me sauva la vie emporta mes deux enfants⁸³.

En réalité, si ce récit importe, au-delà de son pathétique, c'est que ce naufrage est surtout «symbolique⁸⁴», car pour Aubert de Gaspé, la situation de son grand-père et celle de Lacorne Saint-Luc sont similaires: «Lorsque le capitaine d'Haberville retourna dans sa seigneurie, il était complètement ruiné, n'ayant sauvé du naufrage que ses argenteries⁸⁵.» Et une note d'auteur accroît la portée de l'homologie pour l'étendre aux nobles canadiens, groupe social auquel s'identifiait Aubert de Gaspé:

En consignait les malheurs de ma famille, j'ai voulu donner une idée des désastres de la majorité de la noblesse canadienne, ruinée par la conquête, et dont les descendants déclassés végètent sur ce même sol que leurs ancêtres ont conquis et arrosé de leur sang. Que ceux qui les accusent de manquer de talents et d'énergie se rappellent qu'il leur était bien difficile, avec leur éducation toute militaire, de se livrer tout à coup à d'autres occupations que celles qui leur étaient familières⁸⁶.

À cette fonction emblématique et peu flatteuse des conséquences de l'événement s'ajoute néanmoins

son issue positive, puisque Lacorne Saint-Luc survit et remonte courageusement le fleuve. Mais, pour ce faire, là où Champlain et Cartier avaient navigué, il voyage à pied et en carriole: double, peut-être fantasmé, du dernier seigneur de Saint-Jean-Port-Joli, son parcours est éminemment terrestre.

En cela, il n'est pas sans annoncer les idéologies de la terre puis de la ville, pour lesquelles ont opté bien des auteurs entre 1850 et 1950. Même quand elle est traversée par une rivière ou entoure un lac, c'est la terre qui mène l'intrigue de *Maria Chapdelaine*⁸⁷, d'*Un homme et son péché*⁸⁸ et de *Trente Arpens*⁸⁹, tandis que c'est la ville qui domine dans *Jean Rivard*⁹⁰ et *Bonheur d'occasion*⁹¹. Ainsi, le fleuve tend à s'estomper, comme l'écrit Victor-Lévy Beaulieu: «Absence. Fade absence [...]. Voilà bien ce que sont devenus le fleuve et la mer quand Montréal, puis tout le reste du pays, leur ont tourné le dos⁹².» Après «le temps de gloire pour le Bas-du-Fleuve [...], qu'Arthur Buies [...] a chanté comme nul autre», Louis Fréchette et Narcisse-Henri-Édouard Faucher de Saint-Maurice «sous les pressions religieuses [...] se morfondirent⁹³». Mais pour ce qui est de ce dernier, il faudrait sans doute nuancer un tel jugement car ses proses de naufrages, de plages et de phares n'en ont pas moins enthousiasmé certains, y compris Jacques Ferron. En effet, pour parcourir l'estuaire et au-delà, celui-ci suggérerait de suivre Faucher de Saint-Maurice, qui «sera à bord avant vous. Voyant tout pour vous, graciait tout⁹⁴». À la même époque, Octave Crémazie optait pour un peu plus de chaleur en se tournant vers un Ouest proche: «Mille-Îles! collier magnifique/De diamant et de saphir;/Qu'eût préféré le monde antique/À l'or le plus brillant d'Ophir⁹⁵.»

Parce que références historiques et géographiques en sont quasiment absentes, les poèmes d'eau qui datent du début du xx^e siècle ne renvoient guère au Saint-Laurent. Tout au plus relève-t-on chez Alain Grandbois quelques occurrences de «fleuve»: «Les noces ne nous ont jamais attendus/Notre fleuve tremblant [...] ma morte/Ô ma belle morte pâle⁹⁶»; «Dans un même élan fraternel/Parmi ce jour coulant entre les colonnes des nuits comme un fleuve clair/Nous lèverons nos bras au-dessus de nos têtes⁹⁷.» Pour le poète des «Îles de la Nuit» et des «Rivages de l'homme», il semble que la mer importe davantage: «Je suis seul et nu/Je suis seul et sel/Je flotte à la dérive de la mer/J'entends l'aspiration géante des

dieux noyés⁹⁸»; «La terre et la mer/Glissent dans le temps/Les bielles du ciel roulent doucement⁹⁹.»

Une exploration plus poussée entrainerait loin s'il fallait retrouver le fleuve des poètes modernes d'ici, même en se limitant aux seuls recueils à thématique d'eau¹⁰⁰. Si Beaulieu, avec *L'Héritage*, met le Bas-Saint-Laurent et ses eaux au cœur des décors et des intrigues, il ne faudrait pas oublier que le fleuve ne s'est estompé qu'un temps au profit de la terre et de la ville. Paru en 1945, *Le Survenant* de Germaine Guèvremont laisse pénétrer l'air marin dans les méandres de son Chenal du Moine: «À l'entrée du lac [Saint-Pierre], l'air du large fouetta la figure des deux hommes. Le Survenant cessa de percher et Didace plaça les rames dans les tolets¹⁰¹.» Si ce roman gravite autour de Sorel, Anne Hébert, à côté de son *Kamouraska* qui fait route, condense les eaux dans *Les Fous de Bassan*: «Tous mes souvenirs de rive sud et de rive nord du Saint-Laurent, ceux du golfe et des îles ont été fondus et livrés à l'imaginaire, pour ne faire qu'une seule terre, appelée Griffin Creek, entre cap Sec et cap Sauvagine¹⁰².» Enfin, dans *La terre ferme* de Christiane Frenette, les personnages s'interrogent

au gré des mouvements du fleuve qui a englouti deux adolescents suicidaires¹⁰³.

Au lieu de conclure ainsi cette promenade au fil de l'eau, ne faudrait-il pas plutôt redécouvrir les parties les plus saillantes du corpus immaîtrisable évoqué plus haut, ne fût-ce que pour mieux jauger la richesse de ses strates discursives? Car les eaux du grand Saint-Laurent ne se laissent pas aisément saisir ou manipuler, résistant de toute leur prodigieuse masse: fleuve de transport, de guerre ou de défi, fleuve risqué ou menaçant, paysage idéal pour y camper légendes et personnages fantastiques, le Saint-Laurent a fait l'objet au cours des siècles de maints investissements symboliques, dont nous avons à peine esquissé le portrait. Sous cet angle, les sillages des lettrés mériteraient sûrement de croiser ceux des navigateurs de l'audio-visuel, qu'il s'agisse de Félix Leclerc, Pierre Calvé, Robert Charlebois, Pierre Perrault ou Frédéric Back. Après tout, sans doute cette ouverture s'avère-t-elle inévitable, car comme le golfe qui le complète, «[i]l faut que le fleuve se poursuive, à perte de vue, à perte de vue même pour les aveugles¹⁰⁴.»

Notes

- 1 Sébastien Côté est professeur de littérature à l'Université Carleton et spécialiste de la Nouvelle-France. Il a notamment codirigé *Relire le patrimoine lettré de l'Amérique française* (2013), *Rêver le Nouveau Monde: l'imaginaire nord-américain dans la littérature française du XVIII^e siècle* (2022) et, en 2023, *La Nouvelle-France sur les planches parisiennes: anthologie (1720-1786)*.
- 2 Pendant trente ans, Charles Doutrelepon a été professeur de littérature au Département de français de l'Université Carleton, à Ottawa, et il en a été le directeur pendant neuf ans. Il a codirigé *Relire le patrimoine lettré de l'Amérique française*. Ses recherches portent sur les chansons et poésies de guerre élaborées au milieu du XVIII^e siècle, en Nouvelle-France.
- 3 Paul Lejeune, *Brève relation du voyage de la Nouvelle-France*, édité, présenté et annoté par Sébastien Côté (avec la collaboration de Réal Ouellet), Québec, Presses de l'Université Laval, coll. «L'archive littéraire au Québec: Portages», 2020, p. 61-62.
- 4 Frances Brooke, *The History of Emily Montague*, édité par Malcolm Ross, introduction de Carl F. Klinck, s.l., McClelland & Stewart Ltd., 1961 [1769], Letter 2, p. 19.
- 5 Jacques Poulin, *Volkswagen Blues*, Montréal/Arles, Leméac/Actes Sud, 1998 [1988], p. 27.
- 6 Nicolas Dickner, *Nikolski*, Québec, Alto, 2005, p. 31.
- 7 Comme le mot *Moliantegok* signifie littéralement «le chemin vers Montréal (Molian)», il est certain que les appellations répertoriées par la CTQ ne sont pas toutes précoloniales.
- 8 Cette mise au point a été faite par le navigateur Yves Gélinas. Ce dernier précise qu'il s'agit d'une baie au nord de l'archipel de Mingan, «Dans les méandres du nom du fleuve», *Le Devoir*, édition du 30 juillet 2015 (<https://www.ledevoir.com/opinion/libre-opinion/446276/dans-les-meandres-du-nom-du-fleuve>).
- 9 Jacques Cartier, *Relations*, édition critique par Michel Bideaux, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1986, p. 131 et notes 84-85.
- 10 *Ibid.*, p. 132.
- 11 *Ibid.*, p. 132.
- 12 Le *Brief récit* est sans doute le même texte que la *Narration* mentionnée par la CTQ. En effet, le début du très long titre de cet ouvrage est *Brief récit, et succincte narration, de la navigation faite [...]*.
- 13 André Thevet, *Les Singularitez de la France antarctique, autrement nommée Amerique*, Paris, Héritiers de Maurice de la Porte, 1557, chap. 75, f^o 148 v^o-149 r^o et f^o 149 r^o. Dans *Le Brésil d'André Thevet: Les Singularités de la France Antarctique* (1557), édition intégrale établie, présentée et annotée par Frank Lestringant, nouvelle édition, Paris, Chandeigne, 2011, p. 372; 369-370.
- 14 Michel Bideaux, «Introduction», dans Jacques Cartier, *Relations*, ouvr. cité, p. 48.
- 15 *Ibid.*, p. 35.
- 16 *Ibid.*, p. 47.
- 17 Marc Lescarbot, *Histoire de la Nouvelle France: contenant les navigations, découvertes, & habitations faites par les François és Indes Occidentales & Nouvelle-France*, 2^e éd./rev., corr., & augm. par l'auteur, Paris, Chez Jean Millot, 1611 [1609], p. 286.
- 18 Samuel de Champlain, *Des sauvages, ou, Voyage de Samuel Champlain, de Brouage, fait en la France nouvelle, l'an mil six cens trois...*, Paris, Chez Claude de Monstr'œil, 1603, f^o 2 r^o.
- 19 *Ibid.*
- 20 *Ibid.*, f^o 2 v^o. La «rivière de Canadas» réapparaît plus loin dans le récit (f^o 15 r^o). Dans l'édition moderne procurée par Alain Beaulieu et Réal Ouellet, *Des Sauvages*, Montréal, Typo, 1993 [1603], p. 91 et 125.
- 21 Pierre Biard, *Relation de la Nouvelle France, de ses terres, naturel du País, & de ses Habitans, item, Du voyage des Pères Jesuites ausdictes contrées, & de ce qu'ils y ont fait jusques à leur prinse par les Anglois*, Lyon, Chez Louis Muguët, 1616, p. 139.
- 22 *Ibid.*, p. 3.
- 23 *Ibid.*, p. 4.
- 24 *Ibid.*, p. 33.
- 25 *Ibid.*, p. 121; voir aussi p. 139.
- 26 Joannes de Laet, *Nieuwe Wereldt, ofte, Beschrijvinghe van West-Indien: uut veelderhande Schriften ende Aenteeckeninghen van verscheyden Natien [...]*, Leyden, Isaack Elzevier, 1625, soit *Le Nouveau Monde, ou Description des Indes Occidentales: d'après de nombreux récits et documents [notes] de différentes nations*. Remerciements à Jeroen Luyckx (Katholieke Universiteit, Louvain) pour la traduction.
- 27 *Ibid.*, p. 53.
- 28 Jean [Joannes] de Laet, *L'histoire du Nouveau Monde ou Description des Indes occidentales*, Leyde, Bonaventure & Abraham Elseviers, 1640, (Livre II, chapitre IX), p. 45.
- 29 Samuel de Champlain, *Voyages et descouvertes faites en la Nouvelle France depuis l'année 1615 jusques à la fin de l'année 1618*, Paris, Chez Claude Collet, 1619, p. 35.
- 30 *Ibid.*, p. 74.
- 31 Gabriel Sagard, *Le Grand voyage du Pays des Hurons*, édition critique de Jack Warwick, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1998 [1632], p. 138.

- 32 Voir les Lettres IV et VII des *Nouveaux voyages* et les *Mémoires de l'Amérique septentrionale*, dans Lahontan, *Œuvres complètes I*, édition critique par Réal Ouellet, avec la collaboration d'Alain Beaulieu, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1990, p. 277-285 et 294-312; 530-531.
- 33 Claude-Marie Saugrain, *Dictionnaire universel de la France ancienne et moderne et de la Nouvelle France.*, Paris, Chez Saugrain père, la veuve J. Saugrain & Pierre Prault, t. 3, 1726, p. 1336.
- 34 Marie de l'Incarnation, «Lettre XCII, De Québec à son Fils, 14-27 septembre 1645», dans *Correspondance*, éd. Dom Guy Oury, Solesmes, Abbaye Saint-Pierre, 1969, p. 256.
- 35 Marie de l'Incarnation, «Lettre XCV, De Québec à l'une de ses parentes, religieuse Ursuline à Tours, 14 octobre 1645», dans *Ibid.*, p. 282.
- 36 Marie de l'Incarnation, «Lettre CLXVIII, De Québec à son fils, 12 octobre 1655», dans *Ibid.*, p. 562.
- 37 René-Louis Chartier de Lotbinière, «Sur le Voyage de Monsieur de Courcelles, Gouverneur et Lieutenant Général pour le Roy en la Nouvelle-France en l'année 1666», dans Jeanne d'Arc Lortie, avec la collaboration de Pierre Savard et Paul Wyczynski, éd., *Les Textes poétiques du Canada français, Volume I, 1606-1806*, Montréal, Fides, 1987, p. 53. Désormais, *TPCF*.
- 38 *Ibid.*
- 39 *Ibid.*
- 40 Par commodité, et suivant en cela une pratique fréquente au XVIII^e siècle en Nouvelle-France, sont désignés ici par ce terme, au singulier ou au pluriel, les combattants de l'Angleterre et de la Nouvelle-Angleterre.
- 41 Anne Bourdon, «Relation d'Anne Bourdon», dans E. Myrand, éd., *Sir William Phips devant Québec*, Montréal, Beauchemin, 1925 [1893], p. 75.
- 42 Louis de Buade, comte de Frontenac et de Palluau, «Relation de Frontenac», dans E. Myrand, *Ibid.*, p. 15.
- 43 Jeanne-Françoise Juchereau, et Marie-Andrée Regnard Duplessis, *Les Annales de l'Hôtel-Dieu de Québec, 1636-1716*, éd., Albert Jamet, Québec, Hôtel-Dieu de Québec, 1939, p. 252. Désormais, *AHDQ*.
- 44 Les datations retenues sont celles du calendrier grégorien (et non julien), soit celui de la Nouvelle-France.
- 45 Gerald S. Graham a estimé le nombre de décès à 1 400 dans, *Empire of the North Atlantic: The Maritime Struggle for North America* (Toronto, University of Toronto Press, 1958, p. 92-102), tandis que Jean LaFrance situait plutôt le chiffre entre 1100 et 1200, dans *Les Épaves du Saint-Laurent* (Montréal, Éditions de l'Homme, 1972, p. 124). Ce sont aussi les chiffres de Narcisse-Henri-Édouard Faucher de Saint-Maurice, *De Tribord à bâbord*, préface de Jacques Ferron, Montréal, L'Aurore, 1975 [1877], p. 52. Voir aussi à ce sujet l'article de Marie-Ange Croft et Marie-Hélène Nadeau du présent dossier.
- 46 Marie-Aimée Cliche, *Les pratiques de dévotion en Nouvelle-France. Comportements populaires et encadrement ecclésial dans le gouvernement de Québec*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1988, p. 55.
- 47 Anonyme [Paul Lejeune], «Divers sentimens et advis des peres qui sont en la Nouvelle France. Tirez de leurs dernieres lettres de 1635» (à la suite de «Relation de ce qui s'est passé en la Nouvelle-France en l'année 1635»), dans *Relations des Jésuites, 1611-1636, Tome 1*, p. 50.
- 48 *AHDQ*, p. 371.
- 49 *Ibid.*
- 50 Hugolin (Stanislas) Lemay, *Vieux papiers, vieilles chansons*, Montréal, Ateliers des Sourds, 1936, p. 45, note 2.
- 51 Joseph de la Colombière, «Cantique sur la retraite des Anglois», dans *TPCF*, p. 88-91.
- 52 *Ibid.*
- 53 Thomas Thiboult, [L'Anglois en fureur, Sur l'air: Aimable vainqueur], dans *TPCF*, p. 91-92.
- 54 Louis de Villette, [Objet de nos cœurs, Sur l'air: Aimable vainqueur], dans *TPCF*, p. 93. Interprétés par Louise Courville, avec accompagnement aux instruments, ce chant et celui qui précèdent peuvent être goûtés sur les disques compacts de l'Ensemble Nouvelle-France. La composition de Villette correspond à la pièce «O Reine des cieux (Victoire de 1711)», n° 8, dans *L'Épopée Mystique. Marie de l'Incarnation, Les Ursulines et Augustines, Te Deum* (DDD: S-190906); celle de Thiboult, au «Chant de la victoire de 1711», n° 17, dans *L'Orgue 1753. Victoire sur le temps* (N-291011).
- 55 Pierre de Mareuil, [Superbe Anglois, Sur l'air: Dans nos vaisseaux que de beautés ensemble], dans *TPCF*, p. 94.
- 56 François Mariauchau d'Esgly, [Soldats, mousses, mate-lots], dans *TPCF*, p. 85.
- 57 *Ibid.*
- 58 Marie-Joseph Legardeur de Repentigny, «Relation de ce qui s'est passé au Siège de Québec, et de la prise du Canada; par une Religieuse de l'Hopital Général de Québec: adressée à une communauté de son ordre en France», dans Jean-Claude Hébert, éd., *Le Siège de Québec en 1759 par trois témoins*, Québec, Éditeur officiel du Québec, 1972, p. 13.
- 59 Claude-François Menestrier, *La nouvelle méthode raisonnée du blason*, Lyon, Amaury, 1696, p. 163-164.
- 60 [Anonyme], «Élégie sur le funeste événement arrivé le 21 mai de 1792, sur le fleuve vis-à-vis la Pointe Lévi», dans *TPCF*, p. 374.
- 61 *Ibid.*

- 62 *Ibid.*
- 63 Philippe Aubert de Gaspé, *Les Anciens Canadiens*, éd., Aurélien Boivin, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2007 [1863]. Désormais *AC*.
- 64 *AC*, p. 91.
- 65 *AC*, Notes et éclaircissements, Chap. 1, (a), p. 402.
- 66 *AC*, Notes et éclaircissements, Chap. 1, (a), p. 401.
- 67 *AC*, p. 91.
- 68 *Ibid.*
- 69 *AC*, p. 116.
- 70 *AC*, p. 119.
- 71 *Ibid.*
- 72 *AC*, p. 121.
- 73 *AC*, p. 116.
- 74 *AC*, p. 119.
- 75 Cette dénomination est due à l'historien canadien Guy Frégault (*La Guerre de la Conquête, 1754-1760*, Montréal, Fides, 2009 [1955]), qui désigne ainsi les événements survenus en Amérique du Nord pendant la « Guerre de Sept Ans » (1756-1763).
- 76 *AC*, p. 263.
- 77 *AC*, p. 265.
- 78 Pierre Lespérance, « La fortune littéraire du journal de voyage de Saint-Luc de la Corne », dans Rainier Grutman et Claude La Charité, dir., *Philippe Aubert de Gaspé père et fils en revue*, Québec, Presse de l'Université du Québec, 2013 [1995], p. 113-116.
- 79 *AC*, Note d'auteur (1), p. 318.
- 80 Pour une comparaison avec le journal de Saint-Luc de la Corne, voir Pierre Lespérance, art. cité, p. 109-111.
- 81 *AC*, p. 321-322.
- 82 Joseph-Charles Taché, « Tableau de la mer », dans *TPCF*, p. 133.
- 83 *AC*, p. 323.
- 84 Pierre Lespérance, « La fortune littéraire du journal de voyage de Saint-Luc de la Corne », art. cité, p. 112.
- 85 *Ibid.*, p. 316.
- 86 *AC*, Note d'auteur (1), p. 318.
- 87 Louis Hémon, *Maria Chapdelaine*, Montréal, BQ, rééditions fréquentes [1913].
- 88 Claude-Henri Grignon, *Un Homme et son péché*, Montréal, Stanké, rééditions fréquentes [1933].
- 89 Ringuet (Philippe Panneton), *Trente Arpents*, Montréal, BQ, rééditions fréquentes [1938].
- 90 Antoine Gérin-Lajoie, *Jean Rivard*, Montréal, BQ, rééditions fréquentes [1862].
- 91 Gabrielle Roy, *Bonheur d'occasion*, Montréal, Boréal Compact, rééditions fréquentes [1945].
- 92 Victor-Lévy Beaulieu, *L'Héritage*, Montréal, Boréal Compact, 2012 [2009], p. 718.
- 93 *Ibid.*, p. 717.
- 94 Jacques Ferron (préface), dans Narcisse-Henri-Edouard Faucher de Saint-Maurice, *De Tribord à bâbord*, Montréal, L'Aurore, 1975 [1877], p. VIII.
- 95 Octave Crémazie, « Les Mille-Îles », dans *Poésies de O. C.*, Montréal, Beauchemin, 1912 [1860], p. 133.
- 96 Alain Grandbois, « Autour de nous », dans *Poésie I* (recueil: « Vent de nuit »), édité par Marielle Saint-Amour et Jo-Ann Stanton (sous la direction de Ghislaine Legendre) Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1990, p. 147.
- 97 « Parmi les heures », dans *Ibid.* (recueil: « Les Îles de la nuit »), p. 103.
- 98 « Pris et protégé... », dans *Ibid.*, p. 115.
- 99 « Est-ce déjà l'heure... », dans *Ibid.*, p. 118.
- 100 Voir notamment Albert Lozeau, *Le Cap Éternité* suivi des *Étoiles filantes*, Montréal, Édition Le Devoir, 1919; François Hertel (Rodolphe Dubé), *Mes Naufrages*, Paris, Éditions de l'Ermitte, 1951; et Gatien Lapointe, *Ode au Saint-Laurent*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2000 [1963].
- 101 Germaine Guèvremont, *Le Survenant*, éd., Yvan G. Lepage, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1989 [1945], p. 230.
- 102 Anne Hébert, *Les Fous de Bassan*, Paris, Éditions du Seuil, 1982, avis au lecteur.
- 103 Christiane Frenette, *La Terre ferme*, Montréal, Boréal, 1997.
- 104 Roland Giguère, « Yeux fixes », cité par Évelyne de la Chenelière, « Préface », dans *Thomas Hellman chante Roland Giguère*, livre-disque, Montréal, l'Hexagone, 2012, s. p.